

Conseils à mon fils

Autor(en): **[s.n.]**

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande**

Band (Jahr): **31 (1893)**

Heft 36

PDF erstellt am: **12.08.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-193799>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern. Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

CONTEUR VAUDOIS

JOURNAL DE LA SUISSE ROMANDE

Paraissant tous les samedis.

PRIX DE L'ABONNEMENT :

SUISSE : un an . . . 4 fr. 50
 six mois . . . 2 fr. 50
 ÉTRANGER : un an . . . 7 fr. 20

On peut s'abonner aux Bureaux des Postes ; — au magasin MONNET, rue Pépinet, maison Vincent, à Lausanne ; — ou en s'adressant par écrit à la *Rédaction du Conteur vaudois*. — Toute lettre et tout envoi doivent être affranchis.

LES ABONNEMENTS

datent du 1^{er} janvier, du 1^{er} avril, du 1^{er} juillet ou du 1^{er} octobre.

Comment le chasseur doit tirer. — Intelligence d'un chien.

L'auteur des intéressantes chroniques publiées dans le *NIX^{me} Siècle* sous le titre : *La vie aux champs*, racontait, l'année dernière, en termes fort spirituels, une partie de chasse à laquelle il avait été invité par un voisin, propriétaire d'immenses domaines. Il se félicitait de cette bonne fortune, et bien plus encore de n'avoir pas reçu le moindre grain de plomb dans les jambes ; car il devient presque, disait-il, rare qu'il n'en soit pas ainsi dans la chasse en battue.

Puis après avoir énuméré plusieurs accidents de chasse et fait remarquer combien sont nombreux les mauvais tireurs, il donne à ces derniers les conseils suivants :

« Est-il donc si difficile d'aligner un coup de fusil convenablement ? Non. Le problème n'est pas des plus ardues à résoudre.

Voyons ensemble ce qu'il faut faire : Le premier point est de se bien pénétrer de ce principe que le fusil, dans le tir de chasse, ne doit jamais être immobile, ne fût-ce que pendant un centième de seconde. Il doit suivre de haut en bas, de bas en haut, de gauche à droite ou de droite à gauche, le gibier qui s'éloigne et le coup doit partir sans qu'il se produise le moindre arrêt dans ce mouvement. C'est là le premier point : tirez en fauchant.

Ceci étant bien entendu, il tombe sous le sens que le mouvement du fusil doit être guidé par l'œil du chasseur. Pour mettre d'accord l'œil et le fusil, voici le moyen sûr, infaillible, qui doit être employé : Prenez un fusil, mettez en joue, visez un point quelconque, un pain à cacheter collé sur le mur, par exemple. Assurez-vous en fermant l'œil gauche que l'œil, le haut de la culasse, le point de mire et le pain à cacheter sont bien en ligne. Voilà qui est fait. La ligne est parfaite.

Maintenant, pour faire de vous un tueur surprenant, il suffirait de traverser votre joue et la crosse du fusil par un boulon bien serré. Il est clair que le fusil, une fois fixé solidement à la place qu'il doit avoir, suivra toujours le mou-

vement de la tête, c'est-à-dire des yeux. Quel que soit l'objet vers lequel se dirigeront les yeux, le point de mire du canon, rivé à la joue, prendra, lui aussi, la direction de cet objet, et fatalement, si le coup part, l'objet sera atteint. Dès lors, il est absolument inutile de fermer un œil. Il suffit de regarder le but franchement, et de lâcher la détente.

Dans la pratique, peu de chasseurs consentiraient à se lier d'une manière aussi complète à leur fusil. On peut s'en dispenser à condition de remarquer comment la joue appuie sur la crosse, quelle est la partie de la joue qui porte, la pommette ou la mâchoire, si la tête est droite ou penchée. Une fois les positions respectives de la tête et de l'arme déterminées, imaginez que le boulon existe et reprenez cette position exactement chaque fois que vous portez l'arme à l'épaule.

En répétant le mouvement souvent et en s'assurant chaque fois que le fusil est bien à sa place, que le point de mire est bien en face du but, on arrive à épauler toujours de la même manière. Dès que vous serez sûr de la position de l'arme, n'hésitez plus ! ouvrez franchement les deux yeux, regardez l'oiseau qui s'éloigne ou l'animal qui galope, suivez-le du regard ; le fusil, soudé à la joue, suivra le mouvement des yeux. N'y pensez pas, à ce fusil, ne vous en inquiétez pas : il est soudé, vous dis-je ; tirez la gâchette, et le gibier tombe ou culbute. Savez-vous pourquoi ? Tout simplement parce que le fusil, rivé à la joue et à l'épaule, a suivi lui aussi la direction de la pièce. Vous ne vous en êtes même pas douté.

Tel est le principe, je le donne pour ce qu'il est, c'est-à-dire pour infaillible.

Donc, prenez l'habitude d'épauler rapidement et toujours de même ; regardez la pièce, les deux yeux ouverts, comme si vous n'aviez pas de fusil, et au retour de la chasse, vous m'en direz des nouvelles.

Terminons par cette charmante histoire d'un chien de chasse, racontée par le *Petit Parisien* :

« Un chasseur était retenu par ses occupations toute la semaine et ne pou-

vait se livrer à ses goûts cynégétiques que le dimanche. Ce jour-là il empruntait le chien d'un ami, qui demeurait à l'autre bout de la ville.

Or, chaque samedi soir, on était certain de voir arriver le chien, qui ne se trompait jamais de jour, ne se montrait ni avant ni après. Ce chien savait donc compter au moins jusqu'à sept.

Au retour de la chasse, il dînait, estimant sans doute avoir bien gagné sa nourriture. Puis il rentrait chez lui pour toute la semaine.

Lorsque la chasse était fermée, il venait encore deux ou trois samedis soir, ce qui était bien légitime, puisqu'on ne lui avait pas appris à lire. Il ne pouvait prendre connaissance de l'arrêté préfectoral. Quand il voyait que décidément la chasse était finie, on ne le revoyait plus.

Un autre chien avait eu la patte cassée ; et, quand il put marcher, son maître l'emportait avec lui en voiture, jusque sur le lieu de la chasse, afin de lui éviter une fatigue inutile.

Plus tard, lorsque la guérison fut complète, le propriétaire de cet animal trouva inutile de s'en embarrasser dans son véhicule et il voulut le faire courir derrière.

Pour se faire voiturier, le chien feignait de boiter. Seulement, il oubliait parfois quelle avait été sa patte cassée. Il se trompait de côté en boitant. »

Conseils à mon fils.

Le moraliste anglais, Lord Chesterfield, disait à son fils :

« Sois aimable, soigné de ta personne, mais sans excès ; ces choses-là veulent une attention de second degré. Toute affectation dans l'habillement semble annoncer un défaut dans l'esprit. Un homme de bon sens évite toute singularité pareille. S'il se met mieux que les autres, c'est un fat ; s'il s'habille plus mal, c'est un négligent.

» Cependant si j'avais à choisir, j'aimerais mieux qu'un jeune homme donât dans le premier défaut que dans le second ; l'excès dans la parure et dans les ajustements passera avec l'âge et la réflexion ; mais s'il est négligent à 20

ans, à 40 il sera malpropre et à 50 il puera.

» Ne débite et n'écoute jamais avec complaisance des propos diffamants sur le compte d'autrui; car en fait de médicesance, comme en fait de vol, le receleur est toujours jugé aussi coupable que le voleur.

» Prends le ton de la compagnie où tu te trouves et ne prétends jamais le donner toi-même. Sois sérieux, gai, ou même folâtre, selon le goût et l'humeur présente de la réunion. Ne raconte point d'histoire en compagnie; il n'y a rien de plus ennuyeux ni de plus désagréable. Sur toutes choses bannis le *moi* de la conversation.

» N'attaque point les hommes en corps: militaires, magistrats, gens d'église, bourgeois. Les individus pardonnent quelquefois, mais les corps et les sociétés ne pardonnent jamais.»

Chesterfield s'élevant contre le pédantisme, contre les préjugés d'école, contre la manie de parler toujours des anciens comme des prodiges au-dessus de l'humanité, et des modernes comme s'ils n'approchaient jamais des premiers, dit encore à son fils:

« Parle des modernes sans mépris et des anciens sans idolâtrie. Et surtout pas d'exemples toujours empruntés aux Grecs et aux Romains, pas de citations prises sans utilité dans leurs auteurs. N'entrelardons jamais notre langage; souvenons-nous qu'il est plus nécessaire d'être versé à fond dans la littérature moderne que dans l'autre.

» Evite avec soin toute citation grecque et latine, n'affecte pas de citer « les vertueux Lacédémoniens, les élégants Athéniens et les intrépides Romains. » Laisse cet étalage à de pauvres pédants. Point de fleurs de rhétorique, point de déclamation. »

Onna tsanera dè làivra.

S'on ne pào pas adé comptà su lè dzeins, on ne pào pas adé comptà su lè bêtès non plie, et se lài a dâi bracaillons dein la chrétientà, y'ein a assebin permi cliiào que vont su quatre piauètès, à cein que dit Caquelet.

Stu Caquelet est on gaillà qu'a on pou lè coùtès ein long et que fà lo tsachão tandi l'àoton. Quand on lo vâi passà avoué sè grands diétons su lè canons dè patalons, que botenont tant qu'à la copetta, son charnier à frindzès, sa veste ein tserpi, sa carletta rionda et son fusi à dou coups, on sè peinsè: « Gâ dè dévant! » Et portant, diabe lo pas que l'est tant terriblio. L'est coumeint onna bouna eimpartia dè sè collègues: « L'a mé dè braga què dè fé. »

On dzo que lo menistrè lài avâi reindu on serviço, ne mè rassovigno pas bin que l'irè, Caquelet lài fà: « Eh bin,

monsu lo menistrè, po vo recompeinsà dè voutra bontà, ye vu vo z'einvoyi onna làivra. Quand la tsasse sarà àoverta, n'ia pas! y'ein arà iena por vo, et onna balla. »

— Eh bin, cein mè farà pliési, repond lo menistrè, compto dessus?

— Aloo! vo prometto de vo z'ein einvoyi onna tota balla.

L'est bon. Lo mài dè setteimbro arevè; la tsasse s'òvrè; on s'ein vint à la St-Dénis, à la St-Martin, à Tsallanda et à bouanan, et min dè làivra; et portant Caquelet avâi prâi on permis.

— Caquelet est on dzanliào, se sè peinsà lo menistrè; l'est veré que n'est pas moo dè la premiere.

Enfin vaité Pâquiè io n'étâi pequa quèstion dè làivra, et per hazà lo menistrè reincontré Caquelet que fasâi état dè pas lo vairè et que coudessâi preindrè on autre tsemin.

Lo menistrè lo criè.

— Ah l'est dinsè que vo z'ètès dè parola, se lài fà. Et clii làivra que vo m'âi promet? ne l'é jamé vussa.

— Coumeint! repond lo tsachão, vo ne l'âi pas z'ua?

— Eh na.

— Oh bin, cein m'èbàyè rudo; kâ la premiere senanna dè la tsasse, ye làivo onna làivra dein on tsamp d'impérato, et mè dio: « Vouaiquie z'ein onna tota balla. Adon y'armo, mè metto ein jou, mero, et rrrrô! tiro lo gatollion, et manquo la làivra que tracè via coumeint on einludzo. Adon coumeint vo z'avé promet dè vo z'ein einvoyi iena, quand y'é vu que y'avé manquâ, lài é fé: « Va t'ein vito à la cura, tsi monsu lo menistrè, et dépatse tè! » Et coumeint le travivé dâo coté dâo veladzo, mè su peinsà que l'allavè tot drâi tsi vo. Ora, vo vâidè n'est pas dè ma fauta, et parait que clii tsaravouta a fé faux bon. Oh, monsu lo menistrè, on ne sâ perein à quoui sè fiâ!

Le *Figaro* a l'habitude de poser à ses lecteurs des questions prises un peu dans tous les domaines de la vie, questions qui lui valent parfois des réponses excessivement intéressantes. Tout récemment et sous le titre: *Le salut des fournisseurs*, il publiait cette question qui a dû préoccuper beaucoup de commerçants et de fournisseurs:

Un coiffeur de dames, à pied ou en voiture, rencontre une de ses clientes, accompagnée ou seule: doit-il la saluer ou bien attendre qu'elle lui en fasse l'invitation?

Les diverses réponses reçues sont unanimes à conclure « qu'un fournisseur quelconque ne doit pas saluer le premier sa cliente, qu'elle soit seule ou accompagnée. »

Cet usage, toutefois, n'est pas très ancien, ajoute le *Figaro*: jadis une diffé-

rence d'éducation, d'instruction, de costume même, séparait les classes. Nos élégants fournisseurs d'aujourd'hui étaient le « marchand, » le « boutiquier » qui vous saluait tout bas et auquel on répondait par un petit « bonjour protecteur. »

Les temps ont changé. Les fils de nos premiers faiseurs fréquentent les mêmes écoles que nos enfants. Leurs papas, qui sont souvent d'aspect distingué, ont chevaux, voitures et se trouvent mêlés à la foule de leurs clientes aux courses, aux premières.

Le tact le plus élémentaire leur commande donc de ne jamais se faire reconnaître de la cliente qu'ils ont, la veille, chaussée, coiffée ou corsetée.

Cela est de règle absolue dans les grandes maisons.

M. *Doucet*, qui remonte tous les jours, à pied ou en voiture, les Champs-Élysées, y croise fatalement beaucoup de ses clientes.

Il a pris pour règle de conduite de ne jamais les saluer, à moins d'y être invité par une indication quelconque de leur part.

M. *Charvet*, le chemisier, est plus explicite. « Autrefois, me dit-il, lorsque les relations entre acheteur et fournisseur étaient plus étendues et plus cordiales, beaucoup de mes pareils et moi-même, nous prenions les devants et saluions les premiers nos clientes.

» Aujourd'hui l'usage contraire a prévalu; et il a du bon, puisqu'il est plus conforme au précepte yankee: « J'ai acheté. Tu as vendu. Nous sommes quittes. »

» Je fais pourtant une exception pour mes plus anciennes clientes, qui sont devenues des amies pour moi et pour ma maison.

» Celles-là, je les salue le premier, elles ne peuvent se froisser de ma déférence. »

M. *Félix*, qui a eu autant de célébrité dans la coiffure qu'il en a maintenant dans la mode, a l'habitude de tourner la tête chaque fois qu'il aperçoit une cliente, et il en donne des raisons originales et judicieuses:

« Au magasin, dit-il, le corsetier, le coiffeur et le tailleur sont on ne peut plus aimables avec les dames: c'est leur métier et leur avantage.

» Celles-ci, dominées par la coquetterie et subjuguées par le talent de l'artiste qui s'efforce de les embellir, répondent à ces amabilités par des compliments et une espèce de laisser-aller qu'on pourrait prendre pour de l'intimité, et qui n'est que de circonstance.

» Au sortir des cabinets où l'on essaie les robes et les corsets, et où s'élaborent les plus élégantes coiffures, les dames redeviennent elles-mêmes, jalouses de leur rang, de leur fortune et